

Olivier LASCAR / ESME 98

Rédacteur en chef du pôle numérique de Sciences et Avenir

« Ingénieur et journaliste ? Oui, c'est possible »

Olivier Lascar est le rédacteur en chef du pôle numérique du magazine **Sciences et Avenir**, dans le groupe Challenges, depuis 2012 et également chroniqueur sur France Culture pour l'émission La Méthode Scientifique. Olivier est diplômé de l'ESME Sudria, promotion 1998. Il raconte ici son évolution entre le milieu de l'ingénierie et celui du journalisme.



« Voilà Olivier ; c'est l'ingénieur de l'équipe ». Ainsi me présenta, un jour, à un visiteur de la rédaction, le directeur de **Science et Vie Junior**, magazine où j'ai longtemps travaillé comme journaliste. J'écrivais effectivement sur la voiture du futur, la fusée pour Mars ou bien j'explorais les vertiges des nanotechnologies et de l'ordinateur quantique. Des sujets d'ingénieur, quoi... Et si la formule lapidaire de mon ancien patron m'est restée en tête, c'est parce qu'elle résume à mes yeux la plasticité de l'ingénieur.

Ingénieur ? C'est un titre, certes, mais surtout une culture, une méthodologie, je dirais une façon de raisonner, pour casser les problèmes complexes en une série de tâches plus simples. Et cette façon de faire, apprise à l'ESME Sudria, peut s'exprimer dans tous les champs professionnels. Ingénieur et journaliste ? J'en suis et j'en ai rencontré pas mal !

Pour moi, ça a débuté comme ça. Je suis né à Perpignan, Pyrénées-Orientales [NDLR, dans la même ville que Joachim SUDRIA, créateur de notre École et fondateur de notre Association], où j'ai fait toute ma scolarité jusqu'aux classes préparatoires. Au lycée Arago, après Math Sup et Math Spé, je choisis la voie des écoles d'ingénieurs, un

peu par inertie familiale. En effet, mon père et ses trois frères étant ingénieurs, c'est donc une voie qui me paraît alors naturelle, surtout quand tout se passe bien dans les matières scientifiques. Mais je ne crois pas aux étiquettes « celui-là est scientifique, cet autre est littéraire » car j'ai toujours été les deux !

Dès l'enfance, je me passionne en effet pour les activités liées aux médias, au journalisme et au dessin. Ainsi, parallèlement à mes études en taupe, je participe à un festival annuel à Saint-Estève, toujours en Pyrénées-Orientales [NDRL, la Catalogne de Joachim Sudria], consacré au dessin de presse, pour lequel je réalise croquis et sculptures (des têtes façon « Guignol de l'info » taillées dans la mousse) ; le festival - hélas aujourd'hui disparu - est présidé chaque année par un dessinateur de la presse nationale ; Wolinski, Tim, Jean-Claude Morchoisne, etc. Et j'ai l'occasion de rencontrer différentes personnalités qui évoluent dans un milieu professionnel.

Je sympathise avec l'une d'entre elles, le dessinateur François Solo, ancien notamment du Canard Enchaîné. A Paris, il me fait rencontrer une petite équipe qui lance un hebdo satirique consacré au foot, sorte d'hybride entre - justement - le Canard et L'Équipe. Il faut dire

que nous sommes en 1998 : c'est la Coupe du Monde en France mais aussi ma dernière année comme "Sussu" ! Je suis alors en "traitement du signal", une section dirigée avec autorité et bienveillance par Patrick Devriendt, dont je garde un souvenir chaleureux. Tout se bouscule pendant mon stage de fin de formation. Une vraie double vie, le jour à phosphorer pour une start-up d'imagerie médicale, la nuit à dessiner pour le journal « Carton foot hebdo »... qui ne passe pas l'été.

L'expérience est formatrice. Elle me dévoile la violence de la presse (combien de journaux survivent-ils à l'année de leur lancement ?) mais je suis mordu. Diplôme de Sudria en poche et avec la bénédiction de mes parents - papa Denis, maman Anne-Marie, merci - je fais le tour des facs parisiennes pour trouver une formation complémentaire afin de me rapprocher de la presse. Précision d'importance : à la fin des années quatre-vingt-dix, impossible de trouver les infos en ligne. Il faut prendre son bâton de pèlerin et se déplacer physiquement d'un campus à l'autre.

La piste s'embourbe, jusqu'à ma visite à Jussieu. Au local des renseignements, je découvre un dépliant pour un DESS (aujourd'hui on dit "Master") de "communication scientifique". Les explications sont

opaques, mais le bureau de la formation est dans la tour d'à-côté. J'y vais. Je frappe à la porte.

« Entrez ». La secrétaire m'accueille : « J'aimerais des renseignements sur la formation ».

« Ah, les inscriptions sont closes depuis hier ! ».

« Ah (déçu)... Tant pis, au revoir ». « Attendez, je vous donne le dépliant qui donne le détail de la formation, si vous voulez vous inscrire l'année prochaine... »

Cela se passe alors comme dans les BD. Vous savez, quand deux bulles sont au-dessus d'un personnage cogitant. L'une avec un petit diable, l'autre avec un ange. Le petit diable me dit : « L'année prochaine, tu auras d'autres chats à fouetter, laisse tomber ! » L'ange : « Prends-le ce dépliant, ça te fera de la lecture... ». J'écoute l'ange, je descends de la tour et dans la cour de Jussieu, je commence à lire ce prospectus : « Journalisme... presse écrite... reportage... radio... télé... documentaire... ». Tous les mots-clés y sont ! Je remonte, retoque à la porte et parvient à convaincre la secrétaire : « Bon, je vous donne le numéro de téléphone du responsable de la formation, peut-être qu'il acceptera de prendre votre candidature ». En effet il accepte tout de même ma candidature, ce qui me permet de passer l'écrit et l'oral. Et avec satisfaction je suis admis à intégrer la formation.

Je pense souvent à cette anecdote du prospectus à Jussieu. C'est l'aubaine à saisir les opportunités quand elles se présentent et le moment de bascule. De fait, ce DESS est la clé pour accéder au milieu des médias. Très particulièrement parce que les étudiants doivent faire six mois de stage. Or aucun support – à l'époque en tous cas – ne prend un stagiaire pendant six mois. Je me débrouille pour faire une série de stages courts qui, mis bout-à-bout, atteignent le semestre et à dessein dans des médias diversifiés : la télé avec E=M6, la radio avec France Info, la presse écrite quotidienne et mensuelle avec Libération et Science et Vie Junior.

Être ou ne pas être Sussu

Être ancien de l'ESME fait de chacun de nous un « Sussu ». Mais, 100 ans après la création de l'association des Ingénieurs ESME, de quoi ce surnom est-il le nom ? C'est d'abord un synonyme de fraternité. Celle des amitiés qui se nouent, durant ces années de jeunesse déterminantes dans l'apprentissage sentimental. Gageons que nous sommes nombreux à revoir, des décennies plus tard, d'anciens camarades pour refaire le monde autour d'un verre. Et puis il y a l'esprit de l'École. Une certaine originalité intellectuelle, que j'associe à mon projet de dernière année. En collaboration avec une *start-up*, je devais travailler à un dispositif associant les émotions à des signaux physiologiques qu'électrodes et capteurs pouvaient enregistrer. Naturellement, cela m'avait amené à dialoguer avec des médecins, des infirmiers, etc. Voilà l'enseignement « non compartimenté » caractéristique de notre École, où l'ingénieur n'est pas enfermé dans une boîte aux frontières étanches. Mais un « Sussu » acteur d'un monde aux multiples facettes qui est, plus que jamais, le nôtre.

A « Libération », ma responsable de stage est la journaliste Dominique Leglu, rédactrice en chef de la rubrique science (que je retrouverai des années plus tard à Sciences et Avenir ; que le monde est petit !!). Un matin, en dépouillant son courrier, elle tombe sur une invention, un stylo électronique capable de « voir » ce qu'il écrit, grâce à un système de diodes et de capteurs placé près de la mine. Les entrailles du stylo étant équipées d'un micro-processeur, il peut, par exemple, convertir le résultat d'une addition d'une note de restaurant de francs en euros, lequel s'affiche sur un petit écran. « Toi qui es ingénieur, tu peux faire ce sujet ? » me dit-elle.

C'est un autre moment important dans mon parcours, l'étincelle où je réalise que ma formation d'ingénieur est une carte à jouer déterminante dans l'univers du journalisme. De fait, ce premier article du « stylo qui compte » m'a mis le pied à l'étrier. Comme il passe dans Libération, la rédactrice en chef de Science et Vie Junior, Cécile Lestienne, le repère. Et dès que j'arrive en stage dans ce magazine pour les ados, elle me demande de refaire le sujet pour eux. Quand ensuite j'arrive à E=M6, je leur dis :

« j'ai fait ce sujet pour Libé et Science et Vie Junior [NDLR, SV en langage "pro"], j'aimerais le faire pour vous aussi ». Cela lance une collaboration avec E=M6 et SVJ avec lesquels je vais travailler comme pigiste pendant un an. En fait, jusqu'à ce qu'un CDD soit disponible à SVJ, poste qui se transforme en CDI.

Je reste finalement 12 ans dans ce magazine, que j'ai quitté en 2012 pour rejoindre, dans le groupe concurrent, le titre Sciences et Avenir. ET là, comme Rédacteur en chef de tout ce qui est numérique (le site quotidien animé par une équipe de journalistes dédiés, les réseaux sociaux, les vidéos, etc.), je suis aux premières loges pour voir à quel point le digital révolutionne le monde et les pratiques de la presse. Un moment charnière, où les titres sont contraints de s'adapter aux nouveaux usages, au risque sinon de disparaître. Un moment aussi où les journalistes sont naturellement confrontés à la technologie, immergés dans les « applis », les *tweets*, les "Insta" [NDLR, les Instagrams quoi !!!], tous devenus incontournables... Peut-être la preuve que la presse n'a jamais eu autant besoin des ingénieurs qu'aujourd'hui. ■